



HAL
open science

Ma vie dans la sape par Séverin Mouyengo (préface seule)

Manuel Cnrs Charpy

► **To cite this version:**

| Manuel Cnrs Charpy. Ma vie dans la sape par Séverin Mouyengo (préface seule). 2020. hal-03084795

HAL Id: hal-03084795

<https://hal.science/hal-03084795>

Submitted on 21 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Préface de Séverin Mouyengo, *Mon chemin dans la sape*, Paris, Éditions Petite Égypte, 2020.

Les mémoires de Séverin Mouyengo ont été perdues en 2003 du côté de Munich. Séverin les avait rédigées à la main sur des « feuilles de rame » reliées. Il avait confié pour relecture son manuscrit, son « histoire propre », à un ami brazzavillois, Hugues. Parti précipitamment pour l'Allemagne en embarquant le manuscrit unique dans ses bagages, Hugues y mourut et le manuscrit disparut avec lui.

Séverin n'eut d'abord pas le courage de réécrire sa vie. Mais à l'invitation de sa femme, il reprit en 2017 la rédaction de ses mémoires. Achèvement fin 2018, elles furent saisies sur ordinateur et une copie de sauvegarde fut envoyée à son fils en France.

Séverin se souvient aujourd'hui encore de l'après-midi de septembre 2002 où il décida de rédiger ses mémoires, en regardant ses albums dont les plus anciennes photographies datent des années 1970, moment de son entrée dans la sape, ce club aussi informel que sélectif. À Brazzaville et Kinshasa, à Paris et Bruxelles, les membres de la SAPE, acronyme ambigu de la « Société des Ambianceurs et des Personnes Élégantes », consacrent une large part de leurs revenus et de leur temps à s'habiller de marques de prêt-à-porter françaises, italiennes ou japonaises, célèbres ou confidentielles. Sous la plume de Séverin, elles semblent de toute éternité. Ses albums qui racontent cette vie dédiée à l'élégance sont soigneusement classés et conservés. Séverin est un homme de papier, un archiviste : avec ses albums, il conserve des coupures de presse, des journaux, des magazines de mode masculine, des invitations...

Ses archives et son autobiographie, Séverin les conserve dans une des chambres de sa maison familiale de Madibou, quartier de la banlieue de Brazzaville, après l'embouchure du fleuve Djoué et les rapides de Kintambo du fleuve Congo. On y accède

par les taxis collectifs depuis la station Total du marché de Bacongo en empruntant la route nationale 1 jusqu'à l'arrêt « Faubourg ». Séverin vient chercher ses hôtes au bitume. On parvient à sa maison par un chemin qui entre dans les terres sur près d'un kilomètre. Elle est de plain-pied, en ciment, au milieu des arbres fruitiers et des poules. Dans une modeste chambre éclairée par une ampoule électrique, un lit, une vieille télévision et partout des vêtements. Sur des penderies suspendues au plafond le long des murs nus s'alignent des centaines de costumes, complets français et italiens, des queues-de-pie, des kimonos rapportés de ses invitations au Japon... Dans de grands « Ghana must go », ces sacs en nylon à carreaux, des cravates, des foulards de soie, des chaussettes en fil d'Écosse, des hauts-de-forme, chapeaux melon en feutre... Sur de petits meubles, des boîtes à bijoux garnies de boutons de manchette et d'épingles de cravate, de pipes, peignes... Et des parapluies et des cannes d'Europe comme de volumineuses cannes sculptées au Congo... Et des centaines de souliers en cuir, bas ou hauts, à boucles ou à lacets... Les fenêtres sont occultées pour éviter les vols et la lumière qui fane les tissus.

À quelques mètres de là, d'autres archives. Derrière la maison de Séverin, après avoir traversé quelques manguiers, avocatiers, palmiers à huile, corossoliers et papayers, on découvre une zone décaissée entourée de plants de manioc. C'est l'envers de ses mémoires : il a enfoui ici en 1997 tous ses vêtements. Séverin conduit ses visiteurs devant ce tombeau.

En 1997, lorsqu'une guerre civile éclate, Séverin habite encore à Bacongo, le quartier de la sape, dans une parcelle en location, près du marché Commission. La guerre oppose Pascal Lissouba, le président élu en 1992, à Denis Sassou Nguesso, à la tête du Parti unique et du pays entre 1979 et 1992. Leurs milices – les Zoulous et Cocoyes de Lissouba et les Cobras de Sassou Nguesso – s'affrontent à Brazzaville. Après une première guerre entre 1993 et 1995, le calme revient. Mais le conflit redémarre

en 1997 : Lissouba est rejoint par les Ninjas du maire de Brazzaville, Bernard Kolélas, alors que Sassou Nguesso, de retour de son exil en France, est appuyé par l'armée angolaise. En octobre 1997, Denis Sassou Nguesso l'emporte et s'autoproclame président. En décembre 1998 cependant, la guerre civile reprend et fait à nouveau de Brazzaville un champ de bataille. Cobras et Angolais campent au nord de la ville ; Cocoyes et Ninjas – venus surtout des quartiers sud – s'installent dans le sud de la ville. Séverin se souvient d'avoir vu le matin du 18 décembre les Ninjas partir vers le centre-ville, jeunes hommes en habits déchirés, pieds nus, visage noirci au charbon, armés de fusils de chasse et de pieux, martelant des couvercles de marmites. Suivent des combats aux alentours du Centre culturel français voisin, entendus depuis Bacongo. Les habitants se claquemurent dans leurs maisons mais les balles perdues fusent à travers les persiennes et les toitures de tôle. La sœur cadette de Séverin manque d'être blessée par une balle perdue alors qu'elle est assise dans son fauteuil. Le samedi 19 décembre 1998, les Ninjas demandent à la population d'évacuer plusieurs quartiers populaires dont le très peuplé Bacongo. Ils annoncent que l'offensive durera trois jours. Les Cobras et les Angolais, lourdement armés, entrent dans le quartier. Entre les balles perdues des deux camps et les violences des Cobras et des Angolais soupçonnant les habitants d'être des soutiens de Lissouba et Kolélas, la population du sud de Brazzaville fuit. En quelques heures, Séverin et sa famille réunissent le maximum d'affaires pour éviter les pillages et partent. Ils décident de se réfugier sur la parcelle que Séverin a achetée à Madibou, quartier excentré et plus calme, où sa maison en construction n'est encore faite que de murs en parpaings de ciment [photo]. Séverin se souvient des malades et des infirmes poussés dans des brouettes et des corps fauchés par les balles, le long des dix kilomètres de route jusqu'à Madibou. Mais les combats gagnent tous les quartiers de Brazzaville,

jusqu'à Madibou. Le lundi 21 décembre en fin de matinée, ils décident de partir pour le village natal de Séverin, Kimpalala, à plus de cent kilomètres à l'ouest. La montagne de costumes, de chaussures, de chapeaux et d'accessoires ne peut être embarquée, d'autant que sans transport, le chemin doit se faire à pied avec une étape à Linzolo et une à Kimpandzou. Séverin creuse donc un trou au fond de son jardin et enterre toute sa vie de sapeur en l'emballant le plus soigneusement possible avec des moyens de fortune. Il ne part, se souvient-il, qu'avec un pantalon gris en laine vierge, une marinière noire et des sandales en caoutchouc.

L'offensive s'éternise. Séverin et les siens ne rentrent que fin août 1999, après un long voyage via Kinshasa, capitale voisine de la République démocratique du Congo. À Brazzaville, la saison des pluies qui commence en octobre pour s'achever en avril est passée par là. Les pluies diluviennes ont imprégné le sol pendant plusieurs mois. De retour, Séverin se rend à Madibou pour déterrer son histoire. Il découvre sa vie de sapeur rongée par les insectes, tâchée et pourrie par l'humidité. Ses 233 complets sont détruits, plus de 300 chemises, des pulls, des gilets, des dizaines de chapeaux, 25 paires de chaussures, des accessoires... et Séverin ne parvient à sauver que quelques bijoux – des boutons de manchette, une gourmette, une montre rouillée...

Séverin, même après son installation dans sa maison achevée en 2007, a gardé visible son « tombeau de vêtements ». Il est un étrange écho aux pratiques anciennes selon lesquelles un chef, même très local, est enterré enroulé dans des centaines de mètres de tissus et avec ses objets de prestige, le plus souvent exotiques – canotiers, parapluies, bouteilles, brocs, statuettes européennes¹...

Séverin a pris les choses à rebours. Ses mémoires sont la chronique de sa vie en vêtements. Alors qu'il reconstituait patiemment sa garde-robe aujourd'hui présente dans sa

chambre, il écrivait ses mémoires. Reconstituer et faire mémoire en un même geste.

Manuel Charpy

¹ Voir *L'Illustration*, 3 novembre 1894, p. 36 ; Albert Jullien, *Par monts et par vaux. Au Mayumbe*, Bruxelles, J. Goemaere, vers 1895 et Cyrille Van Overbergh, *Les Mayumbe, Collections de monographies ethnographiques*, Bruxelles, A. de Wit, 1907, p. 282.